

ou se brisèrent entre ses doigts ; la quatrième s'enflamma et il put allumer une bougie. Il plaça le bougeoir sur sa table à écrire, s'assit, brisa l'enveloppe, et demeura l'espace d'une seconde en proie à une de ces mystérieuses émotions qui traversent les cœurs les plus fermes dans les heures décisives de la vie, alors que l'avenir va se dévoiler à leurs yeux ; il avait peur. Enfin ses yeux s'abaissèrent sur le papier qu'il n'osait ouvrir ; il le déplia et il le lut. Tout à coup sa respiration, suspendue par l'attente, devint précipitée, ses sourcils se froncèrent ; quelques chose de siffant, qui ressemblait à un gémissement, passa entre ses dents. Il approcha la bougie et il relut. Son visage devint sombre comme la nuit, mais ne trahit plus de douleur. Tout ce que la colère et l'orgueil froissés peuvent mettre de pâleur sur le front d'un homme et d'éclairs de fureur dans son regard, son regard et son front s'en chargèrent. Après cinq minutes, d'une terrible méditation, ses doigts crispés se fermèrent, et, étendant le bras par un geste insensé, il murmura d'une voix sourde :

— Je me vengerai !

### III.

— Ainsi donc le docteur te boude, Céleste ?

— Oui, ma tante. Depuis mon mariage est annoncé, il a refusé de se rendre aux invitations qui lui ont été faites.

— En vérité c'est un terrible homme, et il m'a toujours inspiré plus de peur que de sympathie. Dans le monde, il affecte une superbe insouciance ; mais je le devine, il souffre cruellement, et, j'en suis sûre, il t'en voudra toute sa vie.

— Le croyez-vous, ma tante ? Mon Dieu ! cela m'attriste, et je suis réellement désolée de ce qui arrive. Pourquoi a-t-il eu la malencontreuse idée de me demander en mariage ? En vérité, cela me peine de le savoir malheureux par moi.

Et Céleste de Langerain, dont le gracieux visage s'était empreint d'une mélancolie profonde, appuya son front sur sa main et demeura silencieuse.

Malgré ses vingt-deux ans, Mlle de Langerain avait la fraîcheur veloutée et la faiblesse d'une jeune fille à peine sortie de l'adolescence. Sa délicate beauté semblait être à son printemps ; et, comme femme, elle était trop frêle peut-être. Aussi, beaucoup la trouvait charmante, mais un peu idéale.

— Mon Dieu ! qu'elle a l'air faible, disait-on en la voyant ; si les beautés poitrinaires étaient encore de mode, elle régèrerait.

Sa tante, son interlocutrice en ce moment, avait d'autres proportions, possédait une physionomie plus animée, et la commiseration de sa nièce pour Léopole Berthenay la fit partir d'un bruyant éclat de rire.

Enfant, dit-elle, vas-tu prendre au sérieux les airs fulgurants de ce bizarre jeune homme ? Sa colère passera, et il sera d'ailleurs bien obligé de ronger son frein.

— Mais vous avez dit qu'il souffrait ?

— Oui ; seulement il a une manière toute particulière de souffrir. Il est âpre mordant comme une nuit d'hiver, quand il se figure qu'on ne le remarque pas. Comme il se doute bien que je suis instruite de tout, il ne prend pas la peine de dissimuler avec moi et me jette des regards diaboliques. Ou je me trompe, ou c'est plutôt du dépit, de la rage qu'il éprouve qu'une véritable douleur.

— Qu'importe ! dit la douce Céleste, c'est toujours souffrir.

— Te voilà bien lamentable, on dirait que tu le regrettes.

— Certainement je le regrette comme un ami, comme un habitué de la maison.

— Il faut lui rendre cette justice, il a des talents de société fort agréables, et chez ton père il se mettait en frais ; ce qui ne lui arrive pas toujours. De plus il est très-savant.

— Oh ! c'est un excellent médecin ; et, pour complaire à papa, j'allais consentir à le faire consulter, quand sa démarche est venue changer la face des choses. J'en suis fâchée pour mon père aussi bien que pour moi. Les autres médecins l'entretiennent dans ses craintes ; selon eux, ma vie ne tient qu'à un fil. J'ai la poitrine si délicate ! Et cependant ma santé se fortifie depuis que